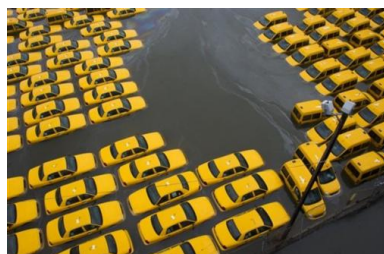


## Nathaniel Rich, «futuriste» du présent

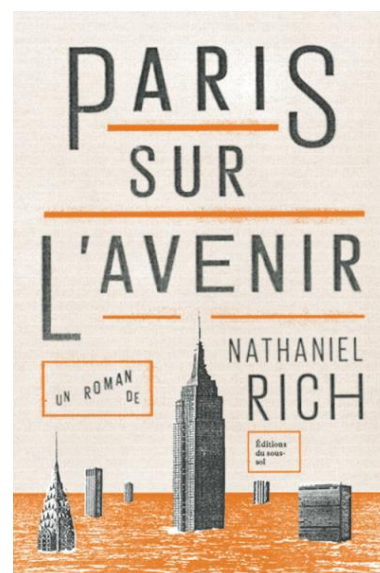
PAR CHRISTINE MARCANDIER  
ARTICLE PUBLIÉ LE VENDREDI 27 NOVEMBRE 2015



Mitchell Zukor, personnage de *Paris sur l'avenir*, premier roman traduit en français de l'écrivain Nathaniel Rich, est spécialiste des mathématiques et statistiques appliquées aux catastrophes écologiques. Appelé « le prophète », il savait qu'un ouragan pourrait rayer New York de la carte des États-Unis. Et le pire finit toujours par se produire. Critique du roman et rencontre avec son auteur.

Nathaniel Rich refuse que l'on qualifie *Paris sur l'avenir* de dystopie : la ville de New York décimée par un ouragan ne relève pas pour lui d'un scénario catastrophe dans un futur proche, son récit s'ancre dans le présent, dans les changements climatiques actuels qui ont profondément transformé notre rapport à la planète et alimentent notre peur ancestrale de l'apocalypse. Comme il l'explique dans l'entretien qu'il a accordé à Mediapart, la littérature est pour lui

un espace permettant de penser le temps présent, de le mettre en perspective et de conduire les lecteurs à réfléchir.



Traduit en cette rentrée littéraire aux éditions du Sous-Sol, le livre de Nathaniel Rich a trouvé un écho inattendu dans l'actualité lors de sa publication aux États-Unis, en 2013, puisque l'ouragan Sandy venait de balayer la côte Est et de provoquer des dégâts terribles à New York et dans le New Jersey. Certains ont cru que *Odds Against Tomorrow* (titre original de *Paris sur l'avenir*) était la mise en fiction de Sandy. Non bien sûr, puisque Nathaniel Rich a mis plus de cinq ans pour finir son livre, mais la littérature est aussi cet espace dans lequel l'imaginaire rejoint le réel, voire le dépasse, avec une acuité telle que l'analyse se voit, *a posteriori*, validée par l'actualité.

Ce que le roman avait aussi prévu, en témoigne cette phrase à l'ironie piquante : « *Si vous vous préparez au pire et qu'il n'arrive jamais, vous êtes perçu comme un hurluberlu. Mais si une catastrophe que vous aviez prévue a vraiment lieu, alors votre vie a un sens. Vous n'êtes pas un simple expert. Vous êtes un prophète.* »

*Paris sur l'avenir* est donc un roman sur la fin du monde, apocalyptique et drôle, d'autant plus ironique qu'il est noir. Mitchell Zukor, mathématicien surdoué, est obsédé par les chiffres et les fins, les courbes, graphiques et autres tableaux qui lui permettent de prévoir le pire. «*Pour lui, les scénarios catastrophe*

*n'étaient, disait-il, que de simples jeux de logique», qui, au-delà de la pose, « l'emplissaient d'une terreur bien réelle ». Mitchell, encore étudiant, se prépare déjà au désastre lorsqu'un tremblement de terre rase Seattle, les images que Mitchell regarde à la télévision confirment ses craintes et les muent en certitude. Le pire peut être prévu, tout, dans les statistiques, annonçait que Seattle serait un jour dévastée par un tremblement de terre.*

Mitchell comme ses camarades seront désormais appelés « *la génération Seattle. Tout à coup, le pire comme le meilleur semblait possible* ». Mitchell, lui, fera de sa manie du calcul un mode de vie et un emploi. « *Le risque c'était tout ce qui l'intéressait ; il ne voulait faire que cela.* » Mitchell travaille d'abord chez Fitzsimmons, « *seul dans son bureau du soixante-quinzième étage* » de l'Empire State Building – l'un des gratte-ciel new-yorkais les plus exposés –, « *deux cent quatre-vingt mètres au-dessus du trottoir* ». Son travail ? estimer les pertes financières de son entreprise en cas de catastrophe. Car Seattle a servi de leçon aux grandes groupes : mal assurés, ils ont manqué faire faillite après le tremblement de terre (dégâts matériels, pertes humaines, dommages et intérêts aux familles de leurs employés). Mitchell devra donc calculer la valeur financière de toute personne travaillant pour Fitzsimmons, un travail cynique et froid. L'humain est chiffre, l'être un avoir.

Bientôt Mitchell quitte Fitzsimmons pour Future World, une société spécialisée en « *prédictions du futur* ». Il s'agit de jouer les Nostradamus de la finance : déterminer les catastrophes à venir, évaluer les risques, calculer les pertes probables et assurer les grandes entreprises – voire les particuliers – avant l'apocalypse annoncée. Autrement dit, voir « *les failles que le risque ouvrait et la manière dont on pouvait en tirer parti* » : « *le sang serait transformé en or* ». Il n'est aucune limite au profit et au capitalisme, « *le principe numéro un dans l'investissement c'est que le chaos génère des opportunités financières* ».

Mitchell, entre panique et fascination, compulse méthodiquement les tableaux de virus et maladies pandémiques, les données de santé publique (viande

contaminée), la courbe des températures, les statistiques d'accidents chimiques et/ou nucléaires, les chiffres du terrorisme, les tremblements de terre, tsunamis et autres inondations :

*« Mitchell se mit à passer le plus clair de son temps à la bibliothèque. Il demandait des ouvrages sur l'ingénierie des gratte-ciel, des ponts et des voies rapides de New York. Il dénicha des informations qu'il pouvait mobiliser directement dans ses bulletins d'épouvante. Il apprit par exemple que les trois quarts des canalisations d'eau de la ville avaient dépassé la durée de vie initialement prévue pour elles, de plus d'un siècle pour la plupart. Les câbles de suspension qui soutenaient le pont de Brooklyn avaient claqué avec une régularité alarmante depuis 2010. Si les quatre aérateurs de l'une ou l'autre des extrémités du tunnel de Holland venaient à tomber en panne, les automobilistes mourraient d'intoxication au monoxyde de carbone avant d'atteindre le New Jersey. Il y avait plus de crimes violents commis dans la station de métro BDFM de la 34<sup>e</sup> Rue que dans toutes les autres stations de New York. Sur le pont Robert F. Kennedy se trouvait depuis des années une pancarte où on pouvait lire : en cas d'attaque aérienne, quittez le pont. »*



Tous ces faits – dont Nathaniel Rich, en interview, nous assure qu'ils sont exacts – nourrissent l'angoisse de Mitchell devant la marche du monde et « *les données brutes du désastre* » augmentent sa paranoïa. Son estomac comme son cerveau deviennent « *une cité cauchemardesque, une phobopolis* ». Pour autant, il devient un expert de la « *culture du risque* » il convainc les plus grandes firmes de

rejoindre FutureWorld, brasse les dollars, acquiert une réputation de « futuriste ». Le seul élément qui le sort des chiffres est Elsa Bruner, une jeune femme qu'il a rencontrée sur les bancs de la fac de Chicago, en proie au syndrome de Brugada : Elsa est atteinte de ce trouble cardiaque qui peut la tuer à tout moment, « *c'est un scénario catastrophe vivant* ». Mais ce n'est pas ce qui attire Mitchell chez elle et le conduit à entretenir une correspondance assidue avec Elsa, qui vit désormais dans une ferme coopérative du Maine. Elsa est son contraire absolu, elle refuse d'envisager le pire, vit en harmonie avec la nature, ne connaît pas l'idée de peur, ce qui fascine Mitchell.

Tout semble aller pour le mieux dans le meilleur des mondes, pour Mitchell et FutureWorld dont l'expansion est proportionnelle à la culture de la peur qui se développe chez les Américains, une « *angoisse qui régnait telle un nuage toxique au-dessus du pays depuis Seattle. Cela faisait les affaires de FutureWorld. Rien ne préparait mieux l'esprit à des peurs à venir que des angoisses précédentes* ». C'est alors qu'une sécheresse exceptionnelle frappe la côte Est, suivie de pluies torrentielles et de l'ouragan Tammy. La situation est particulièrement préoccupante à New York : « *Voilà ce qu'on récoltait à avoir recouvert l'île de béton et à avoir creusé des lignes de métro très profond – sous les canalisations des égouts. La ville souterraine était une bombe à eau remplie à ras bord.* » New York comme le New Jersey sont inondés, il faut évacuer. « *Tammy avait*

*déjà réussi là où les krachs financiers, le terrorisme et les canicules avaient échoué : elle avait vidé les rues de New York de ses habitants.* »



Photomontage d'une tornade de 2004 juxtaposée à une simple vue de New York, diffusée sur les réseaux sociaux au moment de Sandy

Mitchell, qui avait tout prévu, se voit appelé « *le prophète* ». Mais il s'en moque, il doit se battre pour survivre, voudrait retrouver Elsa. Le roman, dans ces pages d'apocalypse, rappelle tout autant les mythes bibliques que les images post-11-Septembre, quand les secouristes tentent d'identifier les victimes, que les proches de disparus affichent leurs photos dans l'espoir de les retrouver. « *Comme toutes les catastrophes majeures, Tammy dépassait les limites de l'imagination. Et l'imagination humaine, qu'était-ce après tout sinon la reconfiguration d'événements passés ?* »

Mais au-delà de ces échos à un passé plus ou moins récent de la ville, le roman de Nathaniel Rich interroge un système : celui, économique et financier qui, sans vergogne, transforme tout, même le pire, en profit et capitalise sur l'horreur ; celui, industriel, qui dérègle le climat et provoque ces inondations ; celui de notre responsabilité face à ce compte à rebours. « *On ne peut plus prétendre que l'inhabituel ne se produira jamais. C'est faux.* » Si Nathaniel Rich refuse tout dogmatisme ou la position surplombante du donneur de leçons, il considère cependant le roman comme le lieu même d'une réflexion sur le présent tel que nous le construisons et l'avenir que nos décisions induisent. Sans doute est-ce la raison pour laquelle il refuse si catégoriquement le terme de dystopie. Son récit, il le martèle en entretien, il le voulait « *plausible et réaliste* ». New York rayée de la carte par un ouragan ou Elsa susceptible de mourir à tout moment sont des allégories du monde dans lequel nous vivons. Et il est

inutile d'avoir peur – cette peur sur laquelle capitalise le système –, il faut regarder la réalité en face, pour agir.

**Nathaniel Rich, *Paris sur l'avenir*, traduit de l'américain par Camille de Chevigny, éditions du Sous-Sol, 348 p., 22€50**

**Directeur de la publication** : Edwy Plenel

**Directeur éditorial** : François Bonnet

**Le journal MEDIAPART est édité par la Société Editrice de Mediapart (SAS).**

Durée de la société : quatre-vingt-dix-neuf ans à compter du 24 octobre 2007.

Capital social : 28 501,20€.

Immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS. Numéro de Commission paritaire des publications et agences de presse : 1214Y90071 et 1219Y90071.

Conseil d'administration : François Bonnet, Michel Broué, Gérard Cicurel, Laurent Mauduit, Edwy Plenel (Président), Marie-Hélène Smiéjan, Thierry Wilhelm. Actionnaires directs et indirects : Godefroy Beauvallet, François Bonnet, Laurent Mauduit, Edwy Plenel, Marie-Hélène Smiéjan ; Laurent Chemla, F. Vitrani ; Société Ecofinance, Société Doxa, Société des Amis de Mediapart.

Rédaction et administration : 8 passage Brulon 75012 Paris

**Courriel** : contact@mediapart.fr

**Téléphone** : + 33 (0) 1 44 68 99 08

**Télécopie** : + 33 (0) 1 44 68 01 90

**Propriétaire, éditeur, imprimeur** : la Société Editrice de Mediapart, Société par actions simplifiée au capital de 28 501,20€, immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS, dont le siège social est situé au 8 passage Brulon, 75012 Paris.

Abonnement : pour toute information, question ou conseil, le service abonné de Mediapart peut être contacté par courriel à l'adresse : serviceabonnement@mediapart.fr. ou par courrier à l'adresse : Service abonnés Mediapart, 4, rue Saint Hilaire 86000 Poitiers. Vous pouvez également adresser vos courriers à Société Editrice de Mediapart, 8 passage Brulon, 75012 Paris.